



# La question de la palingénésie, de Paracelse à H. P. Lovecraft en passant par Joseph Du Chesne, Agrippa d'Aubigné et quelques autres

Didier Kahn

## ► To cite this version:

Didier Kahn. La question de la palingénésie, de Paracelse à H. P. Lovecraft en passant par Joseph Du Chesne, Agrippa d'Aubigné et quelques autres. Journées François Secret : "Les Muses secrètes. Kabbale, alchimie et littérature à la Renaissance", Oct 2005, Italie. <hal-00759689v1>

**HAL Id: hal-00759689**

**<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-00759689v1>**

Submitted on 2 Dec 2012 (v1), last revised 6 Dec 2012 (v2)

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# La question de la palingénésie, de Paracelse à H. P. Lovecraft en passant par Joseph Du Chesne, Agrippa d'Aubigné et quelques autres \*

Didier Kahn

CNRS, UMR 8599 (CELLF XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup>)

À partir de la fin des années 1970, François Secret a étudié à plusieurs reprises la question de la palingénésie, que ce soit au sens religieux ou mystique de “régénération” ou de “nouvelle naissance”, ou dans son sens proprement alchimique (“résurrection d’une chose à partir de ses cendres”)<sup>1</sup>. Ce faisant, François Secret s’inscrivait dans une tradition historiographique déjà très nourrie, puisque — pour s’en tenir au domaine alchimique — Jacques Marx et surtout Joachim Telle avaient déjà consacré à ce thème deux très riches articles, encore précédés dans cette voie par les éditeurs de la correspondance de Mersenne, en 1932<sup>2</sup>.

Il restait néanmoins à reprendre tous les résultats de ces nombreuses recherches et à les ordonner de façon cohérente. C’est ce que je me suis efforcé de faire, en me limitant à la tradition alchimique. Ce qui a retenu mon attention, c’est d’abord le fait que les expériences de palingénésie, c’est-à-dire très précisément les expériences de *résurrection des plantes à partir de leurs cendres*, comptent parmi les succès apparents grâce auxquels l’alchimie atteignit une notoriété et une dignité sans précédent dans toute l’Europe savante durant au moins les deux premiers tiers du XVII<sup>e</sup> siècle — non sans contestations, bien sûr —, et cela d’autant plus que, contrairement aux expériences de transmutation des métaux, il ne s’agissait pas de flatter une passion humaine telle que la soif de l’or, mais de révéler par le biais de l’alchimie quelques-unes des merveilles ignorées de la nature. En outre, les phénomènes de palingénésie se prêtaient aisément à des explications très en vogue à l’époque, soit que la cendre fût (comme chez Joseph Du Chesne) le réceptacle du sel balsamique renfermant la forme même de la plante, soit (comme chez le père Kircher) qu’elle fût le lieu même de la vertu séminale par laquelle toute chose était douée de vie, soit (comme chez Jean

---

\* Cette communication est complémentaire du chapitre 3 de mon futur livre *Science, religion et littérature dans la France alchimique de la fin de la Renaissance* (Genève : Droz, à paraître).

<sup>1</sup>. Voir notamment ses articles « Palingenesis, alchemy and metempsychosis in Renaissance medicine », *Ambix*, 26 (1979), p. 81-92 et « Alchimie, palingénésie et métempsychose chez Guillaume Postel », *Chrysopaëia*, 3 (1989), p. 3-60. Il faut y ajouter entre autres les notes éparses dans « Réforme et alchimie », *Bulletin de la Société de l’Histoire du Protestantisme français*, 122 (1978), ici p. 177-178 ; « Les *Sepmaines* dans la tradition de l’*Heptaplus* », in James Dauphiné (éd.), *Du Bartas poète encyclopédique du XVI<sup>e</sup> siècle*, Lyon : La Manufacture, 1988, p. 307-322 ; « Documents oubliés sur l’alchimie au début du XVII<sup>e</sup> siècle : autour de la correspondance d’O. Worm », *Chrysopaëia*, 3 (1989), p. 205-209.

<sup>2</sup>. *Correspondance du P. Marin Mersenne*, éd. Mme P. Tannery, C. de Waard et R. Pintard, t. I, Paris : G. Beauchesne & fils, 1932 (rééd. Paris : PUF, 1945), p. 326 ; Jacques Marx : « Alchimie et palingénésie », *Isis*, 62 (1971), p. 274-289 (avec des perspectives ouvertes sur le champ de la philosophie) ; Joachim Telle : « Chymische Pflanzen in der deutschen Literatur », *Medizinhistorisches Journal*, 8 (1973), p. 1-34 (cet article est une véritable monographie, pourvue de riches aperçus sur les sources alchimiques possibles de ces conceptions).

Chrysostome Magnenus) que ce fussent, dans la cendre, les atomes de la plante que la chaleur forçait à s'assembler, la plante se désintégrant à nouveau en ses atomes une fois la source de chaleur disparue<sup>3</sup>. On croyait donc plus facilement à la réalité de ces expériences qu'à celle de la transmutation métallique, et si l'on n'arrivait pas à les reproduire, on trouvait toujours quelqu'un qui connaissait un témoin digne de foi sachant comment s'y prendre, ou ayant vu la chose de ses propres yeux, car on considérait comme un privilège d'avoir pu assister à un tel spectacle, tandis que les témoins d'une transmutation métallique passaient plus fréquemment pour des gens trop crédules qui s'étaient laissés abuser par un charlatan.

J'ai donc cherché également à comprendre non seulement d'où venait ce thème, mais aussi comment ceux qui le propagèrent trouvaient à l'expliquer sur le plan théorique. J'ai enfin voulu suivre les diverses voies de sa fortune tout au long du XVII<sup>e</sup> siècle, ce qui m'a conduit à quelques surprises, puisque (comme l'indique le titre du présent article) l'une de ces pistes conduisait tout droit jusqu'à l'œuvre d'un des maîtres américains de la littérature fantastique du XX<sup>e</sup> siècle, H. P. Lovecraft.

L'origine de ce thème se trouve dans l'œuvre de Paracelse, très exactement dans un traité qui remonte aux années 1527 ou 1537 : le *De natura rerum*, publié en allemand en 1572 et traduit en latin en 1573<sup>4</sup>. Le thème de ce traité, c'est la vie et la mort. Après avoir envisagé sous ces angles l'être humain, Paracelse en vient aux métaux. Il explique d'abord qu'un métal calciné est mort et incapable d'être revivifié : ce n'est plus qu'un résidu, une poussière, « une volatilité du corps métallique », privée du baume vital<sup>5</sup>. Mais, ajoute Paracelse, il faut bien distinguer entre les *cendres* d'un métal et sa *chaux* : la chaux d'un métal n'a perdu que son humidité superflue, elle possède encore sa fusibilité, et notamment son sel, qui est de nature fusible et qui rend les métaux fusibles<sup>6</sup>. Pour ressusciter un métal, on dispose de deux moyens distincts : soit le

---

<sup>3</sup>. L'explication de Magnenus a été citée par Christoph Meinel, « Early Seventeenth-Century Atomism. Theory, Epistemology, and the Insufficiency of Experiment », *Isis*, 79 (1988), p. 68-103, ici p. 80-81. Dans le chap. 3 de mon futur livre *Science, religion et littérature...*, je m'attarde sur les diverses théories qui visèrent à expliquer ces phénomènes.

<sup>4</sup>. *De natura rerum*, dans Paracelse, *Sämtliche Werke*, éd. Sudhoff, I, 11 (1928), p. 309-403. Voir l'introduction de Sudhoff, *ibid.*, p. xxxi-xxxiii, et l'état de la question résumé par William R. Newman, *Promethean Ambitions. Alchemy and the Quest to Perfect Nature*, Chicago-Londres : The University of Chicago Press, 2004, p. 199, n. 58, et par Hiro Hirai, *Le Concept de semence dans les théories de la matière à la Renaissance : de Marsile Ficin à Pierre Gassendi*, Turnhout : Brepols, 2005, p. 210.

<sup>5</sup>. Le baume, c'est, selon Paracelse, la liqueur saline qui préserve le corps de la corruption (voir la définition du *balsamum* donnée par Gérard Dorn dans son *Dictionarium Theophrasti Paracelsi*, Francfort : Christoph Rab, 1584, p. 23). Cf. *De natura rerum*, éd. Sudhoff, p. 344 : « Also sehent ir auch an den metallen. So ein metal sterben wil, hebt es an zu rosten, und was verrostet, das ist auch gestorben und also wan es gar zerrostet, so ist es gar abgestorben und zu einem faulen cadaver worden. Und solcher rost mag nimermer reducirt werden in ein recht metal, sonder gibt alein ein schlacken, und kein metal mer, dan er ist tot und in im ist der tot und ein staub und ein volatilitet des corpus metallici, dan in im ist kein balsam des lebens mer sonder ist in im selbs gestorben. »

<sup>6</sup>. *Ibid.*, p. 344-345 (à la suite de ce qui vient d'être cité) : « So ist auch die aschen und der kalch der metallen zweierlei wirkung und ein großer underscheit zwischen beiden ist. Dan eines mag widerumb lebendig und zu einem metal gemact werden, das ander aber nit. Eins ist volatile das ander fix, eins ist abgestorben das ander getöt, die aschen aber ist volatilis und mag nimermer in ein metal reducirt werden, alein in ein glas und schlacken. Der kalch aber der metallen ist fix und mag widerumb in sein vorig metal reducirt werden. Was aber die ursach und der underscheit ist, solt ir wissen, das in der aschen minder feiste und mer tröckne ist dan im kalch, die es flüssig machet ; der kalch aber feißter und feuchter ist als die aschen, der sein resinam und eigenen fluß noch bei im hat und fürnemlich das sal welches aus eigner natur flüssig ist und die metal auch flüssig machet und reducirt. Aus disem nun folget, das <so> der aschen der metallen, die kein metal mer geben sollen, ir sal ausgezogen werden, so seind sie als dan volkommenlich volatiles. »

ramener à son premier corps métallique (c'est-à-dire le réduire en chaux), soit le ramener à sa matière première, c'est-à-dire à l'état de mercure.

Paracelse passe ensuite à la ressuscitation dans le règne végétal ; il prend le cas du bois. La ressuscitation du bois est une opération difficile, écrit-il, qui requiert beaucoup de prudence et d'habileté. Il faut réduire le bois en charbon, puis en cendres, qu'on mettra à chauffer dans une cucurbite avec de la résine, de la liqueur et de l'oléaginosité extraites du même arbre ou du même bois. On aura ainsi dans la cucurbite une matière « mucilagineuse » que Paracelse affirme être faite des trois principes (soufre, mercure et sel), c'est-à-dire des principes qu'il considère comme étant à l'origine de la constitution de toute chose au monde<sup>7</sup>. Cette matière mucilagineuse se compose en effet de phlegme, de graisse et de cendres ; or le phlegme n'est autre que le mercure, la graisse n'est autre que le soufre, et les cendres ne sont autres que le sel. On a donc ainsi ramené le bois à sa matière première. On n'a plus qu'à la putréfier, et si on la met en terre, un jeune arbre poussera, bien plus fort et plus noble que le premier. C'est un arbre ressuscité de ses cendres, et c'est un grand et haut mystère de la nature qu'une chose perde entièrement sa forme, soit réduite à rien et de rien redevienne quelque chose, plus noble en sa vertu qu'auparavant<sup>8</sup>.

Ressusciter un arbre, c'est donc (selon Paracelse) le réduire en cendres, lui faisant ainsi perdre sa forme — au sens propre comme au sens aristotélicien du terme<sup>9</sup> —, puis mêler ces cendres aux liqueurs mucilagineuses qu'on a tirées de l'arbre (tant de façon directe que par distillation), ce qui équivaut à le ramener à sa matière première, faite des trois principes, qu'il ne reste plus qu'à faire putréfier comme le prescrit l'adage évangélique du grain qui doit mourir (Jean 12, 24), car cette parabole, sur laquelle s'ouvre précisément le *De natura rerum*, est évidemment sous-entendue ici.

Ce thème serait sans doute resté à peu près ignoré si un paracelsien français, Joseph Du Chesne, n'avait pas puissamment contribué à le répandre<sup>10</sup>. En 1593, dans la deuxième édition de son poème encyclopédique *Le Grand miroir du monde*, Joseph Du Chesne ajouta en effet une longue digression sur la question de la matière et de la

---

<sup>7</sup>. Voir à ce propos mon livre *Alchimie et paracelsisme en France à la fin de la Renaissance*, Genève : Droz, 2007, p. 18-19.

<sup>8</sup>. *De natura rerum*, éd. Sudhoff, p. 348-349 : « Die resuscitation und restauration aber des holzes ist schwer und hart dahin zubringen, iedoch der natur möglich, mag aber one ein gar große fürsichtikeit und geschiklikeit nicht wol geschehen. Wie es aber widerumb lebendig gemacht und zum grünen gebracht wird, geschicht fürnemlich auf dise meinung, das das holz welches zu kolen gebrant folgens zu aschen gebrant werde und in ein cucurbit getan mit resina, liquore und oleitet desselbigen baums oder holzes, alles gleich vil under einander und auf einer linden werme zerlassen, das gibt ein mucilaginische materi. Und also hastu auch die drei principia beieinander, davon dan alles holz wechst und geboren wird und ist phlegma, feißte und aschen. Die phlegma ist der mercurius, die feißte der sulphur, die aschen das sal. Dan alles was im feur reucht und verreucht ist mercurius, was brennet und verbrennet ist sulphur und alles was aschen ist, das ist auch ein sal. So du nun dise drei principia bei einander hast, so sez in ventrem equinum und putreficirs auf sein zeit. Nach dem selbigen, wo dise materi in ein feißt ertrich vergraben wird oder darein geschüt, so wirstu sehen, das dise materi widerumb grünen und ein junger baum oder holz daraus herfür wachsen wird, welches vil kreftiger und edler ist in aller seiner substanz dan sein erstes holz. Dises holz aber heißt und ist ein resuscitirt, renovirt und restaurirt holz [...]. Das laß dir im liecht der natur ein großes und hohes mysterium sein, das ein ding sein form und gestalt ganz und gar sol verlieren und zu nicht werden und aus nichts widerumb etwas, das hernach vil edler in seiner kraft und tugent dan es erstlich gewesen ist. »

<sup>9</sup>. Le mot « forme » est expressément employé dans le texte (« sein form und gestalt [...] verlieren »), conjointement à celui, moins connoté philosophiquement au temps de Paracelse, de *gestalt* (angl. : *shape*).

<sup>10</sup>. Sur Joseph Du Chesne (1546 [et non c. 1544]-1609), voir *Alchimie et paracelsisme en France* (cf. n. 7), p. 233-270, 357-358, 363-397 et 604-605.

forme, où il soutenait que la matière — au sens aristotélicien du terme — ne meurt pas. À l'appui de cette thèse (donnée comme une preuve de la résurrection des morts au Jugement dernier), il donnait la relation d'une curieuse expérience :

Vous, vous, qui ne croyés que le corps qui sommeille  
Sous le tombeau poudreux au dernier jour s'esveille :  
Pour mieux conoistre à l'œil vostre erreur esgarant,  
Contemplés dans mes vers le mystere si grand  
De ceste grand matiere, & vous pourrés comprendre  
La resurrection des corps reduits en cendre.

Tant que l'Ame vivante anime le beau tronc  
Fait d'os, de chair, de sang, l'homme est en vie adonc.  
Au contraire aussi tost que l'ame s'en esloigne,  
Le corps est transformé en puante charongne,  
Ceste charongne en vers rongeurs le corps infect,  
Et les vers en limon dont premier il fut fait :  
En ces mutations neantmoins la matiere  
Sans varier demeure en sa nature entiere.

Si Dieu l'auteur, la cause, agent de tous agens,  
Ouvre en mesme sujet si divers changemens,  
S'il bastit nostre corps de semence si vile,  
Si basti le reduit en poussiere inutile,  
Pourquoy ne pourra-il derechef l'animer  
Et de la cendre morte un nouveau corps former ? [...]

J'ay beaucoup de tesmoins encores pleins de vie<sup>11</sup>  
Qui les formes ont veu de mainte & mainte Ortye  
Dans le salé lescifs de leur cendre escoulé,  
Lescifs qui par le froid s'estant un jour gelé,  
Dans son crystal glacé tellement represente  
Racine, feuille, tige, & fleur de ceste plante,  
Que l'œil discerne tout [,] la reconoit soudain,  
La bouche aussi la nomme, il n'y a que la main  
Trompee, ne sentant quand elle la vient prendre  
Des cuisantes formis luy poindre la peau tendre.  
Je n'en suis point l'auteur : mon de Luynes, c'est toy  
Qui trouvas ce secret estant logé chés moy :  
Secret dont on comprend, que quoy que le corps meure  
Les Formes font pourtant aux cendres leur demeure.

On comprendra mieux cette expérience dans le récit en latin et en prose qu'en donne Du Chesne onze ans plus tard, en 1604 :

Quant à la démonstration qui suit, j'ose de bonne foi la déclarer très certaine, et tentée et éprouvée fréquemment par mes soins, et susceptible d'être accomplie par tous comme une chose très facile.

Le sieur de Luynes, dit de Formentières, mort jadis dans la charge de conseiller du roi à la Grand'Chambre du Parlement<sup>12</sup>, homme d'un grand savoir et d'un grand nom, d'une

---

<sup>11</sup>. Ce vers et les suivants seront à nouveau cités par Du Chesne en 1604 dans son *Ad Veritatem Hermeticae Medicinæ* (Paris : Abraham Saugrain, 1604, p. 197 [recte 297] ; Francfort : Wolfgang Richter pour Konrad Neben, 1605, p. 234-235), avec quelques variantes que j'indique dans le chap. 3 de mon futur livre *Science, religion et littérature...*

noblesse illustre, et d'un grand mérite en toutes choses tant publiques que privées, lié à moi par un grand attachement et une grande familiarité, [...] un jour, logeant chez moi en ami de la maison, exilé comme tant d'autres Français par les malheurs des guerres, s'appliquait à extraire des orties leur sel afin de le dissoudre pour en préparer un remède [...] contre le calcul. Or ce sel, mêlé à sa lessive (qu'il avait préparée à partir de cendres d'orties consommées, y versant fréquemment de l'eau chaude et la transvasant aussitôt à plusieurs reprises, tout comme les femmes font habituellement de la lessive), produisit une image de sa propre essence — qui était renfermée dans la lessive — de la façon suivante : la lessive, parfaitement purifiée par une filtration très serrée, ayant été transvasée dans un vaisseau de terre au fond étroit et de large ouverture, qu'on appelle une terrine, et ce vaisseau ayant été exposé à l'air glacé à travers les fenêtres de la chambre où il resta dehors la nuit durant, la lessive gela sous l'effet du froid hivernal. Au matin, [le sieur de Luynes] ouvrant la fenêtre et examinant la lessive, c'est de la glace pure et ferme qui lui apparut, où mille formes d'orties faites de racines, d'une tige, de feuilles et de bourgeons<sup>13</sup> d'une délicatesse admirable s'offrirent aux regards, si bien qu'on n'aurait rien pu admirer de plus délicat ni de plus parfait que cette plante, complète en toutes ses parties et différenciée en ses moindres parts et divisions, où tout observateur eût reconnu de façon certaine qu'il s'agissait d'orties<sup>14</sup>.

Il s'agit là, on l'a compris, d'un simple phénomène de cristallisation. Mais Du Chesne, sous l'inspiration de Paracelse, y reconnaît l'action du sel contenu dans les cendres de la plante. Il est vrai que Paracelse n'accordait pas au sel cette place prépondérante — tout au moins dans le cas du bois, car dans le cas des métaux, c'est la présence du sel qui, on l'a vu, faisait toute la différence entre la chaux d'un métal et ses cendres, ces dernières n'étant plus bonnes à rien —. L'innovation de Joseph Du Chesne, c'est précisément cette importance centrale qu'il accorde au sel, sachant fort bien par ailleurs, comme tout alchimiste, que de toute cendre d'origine végétale on peut extraire un sel : c'est ce sel qui, pour lui, recèle la « forme » de la plante (au sens aristotélien du terme), car le sel, à ses yeux — ou plus exactement le sel nitre, qu'il appelle aussi « sel balsamique » —, « touche au premier principe moteur de la nature, qui n'est autre

---

<sup>12</sup>. Il s'agit d'Antoine III de Loynes, mort le 22 septembre 1594 « en la religion, de laquelle dès longtemps il faisait profession » (Pierre de L'Estoile, *Journal [...] pour le règne de Henri IV*, I, éd. L.-R. Lefèvre [1948], p. 429). Voir mon livre à paraître, *Science, religion et littérature...*, chap. 3, n. 22.

<sup>13</sup>. C'est ainsi que se comprend le mot *locustis*, à la lumière de Martin Ruland, *Lexicon Alchemiæ*, Francfort : Zacharias Palthen, 1612, p. 307 : « [...] Deinde sunt locustæ ramorum extremitates in arboribus adhuc teneræ, quibus Divum Joannem usum esse pro cibo, scribit Parac. & non venenatis illis animantibus volucris, ut hactenus senserunt Theologi. *Die Gipffel oder jungen Schötlin an Bäumen und Kräutern.* »

<sup>14</sup>. J. Du Chesne, *Ad Veritatem Hermetica Medicinæ*, éd. 1605, p. 232-235 : « Quæ vero sequitur demonstratio, bona fide ausim affirmare eam esse certissimam, atque a me sepius tentatam & expertam, quæque tanquam quid facilimum ab omnibus fieri possit. [§] Dominus de Luynes dictus de Formentieres, Consiliarii munere in Principe Senatus regis Prætorio olim defunctus, magnæ vir eruditionis ac nominis, nobilitatis genere clarissimus, & de omnibus tum publice, tum privatim bene meritus, magno mihi animi studio ac familiaritate conjunctus, [...] aliquando cum apud me familiariter divertisset, bellorum tempestatibus cum multis aliis Gallis exulans, animum ad salem ex urticis extrahendum appellebat, ut inde dissolvens crystalli remedium adversus calculum pararet. Hic quidem sal lixivio (quod concinnaverat ex cineribus urticarum ustarum, affundendo crebro aquam calidam, & subinde multis vicibus trajiciendo, ut solent lixivia a mulieribus fieri) commixtus, edidit suæ essentiæ lixivio inclusæ specimen hoc modo. Transfuso lixivio per filtrationem etiam crebram optime defæcato, in vas terreum angustioris fundi & latioris aut capacioris oris, quam terrinam vocant : cumque aeri gelido trans fenestras cubiculi prædictum vas expositum fuisset, ibique substitisset per noctem, concrevit in glaciem, per hyemale frigus. Aperta mane fenestra, & lustrato lixivio, mera firmaque glacies illi apparuit, in qua mille urticarum formæ, radicibus, caudice, foliis, ac locustis constantes, sese conspiciendas mira elegantia præbuerunt, ut nihil elegantius, nec perfectius, utpote planta, omnibus suis numeris absoluta, ac distincta membris & partibus, suspici potuisset : omnibus eam intuentibus, urticas esse certissime agnoscentibus. »

que le feu éthéré, ni chaud, ni sec, ni brûlant comme le feu élémentaire, mais un feu céleste, une humeur aérienne, chaude et humide, à peu près semblable à l'eau-de-vie, un feu, dis-je, tempéré, vivifiant, que dans les végétaux nous appelons âme végétative, et dans les animaux, humidité et chaleur radicale, chaleur naturelle et innée, vrai nectar de la vie, qui, si elle fait défaut [...], provoque aussitôt la mort »<sup>15</sup>. En effet, explique-t-il, c'est le sel issu de l'urine et du fumier qui fertilise la terre, et ce sont les sublimations des esprits de ce même sel qui, au printemps, répandues dans les airs, tombent sous forme de rosée et vivifient toutes choses<sup>16</sup>. Ce sel, Joseph Du Chesne croit l'avoir isolé dans l'analyse chimique du salpêtre, sous la forme de ce qu'il appelle le sel nitre. C'est ce sel qui, de toute évidence, à ses yeux, réside dans les cendres préparées selon l'art, et c'est le fait qu'il « touche au premier principe moteur de la nature » (donc qu'il est en quelque sorte une corporification de l'âme du monde) qui justifie, selon la formule du *Grand miroir du monde*, que « quoy que le corps meure / Les Formes font pourtant aux cendres leur demeure ».

Revenant donc sur cette question dans son traité latin paru en 1604, Du Chesne y donne encore le récit d'une autre expérience :

[...] un Polonais très savant et d'une grande famille, médecin à Cracovie, dont, à mon grand regret, j'ai oublié le nom<sup>17</sup> [...], savait préparer si délicatement et philosophiquement la cendre obtenue de toutes les parties de quelque plante que ce fût, et ce avec toutes les teintures et impressions de toutes les parties de la plante, et il savait si

---

<sup>15</sup>. J. Du Chesne, *De Priscorum Philosophorum veræ medicinæ materia*, Saint-Gervais : héritiers d'Eustache Vignon, 1603, p. 19-20 (trad. fr. *Traicté de la matiere, preparation et excellente vertu de la Medecine balsamique des Anciens Philosophes*, Paris : Claude Morel, 1626, p. 46-47) : « Non igitur absque causa ingenti consideranda venit admiranda salis petræ natura, quæ duas partes volatiles in se complectitur : sulphuream alteram, alteram mercurialem. Pars sulphurea est ejus anima : mercurialis, est illius spiritus. Sulphurea accedit ad primum illud movens naturæ, quod nihil est aliud, quam ignis æthereus, qui non calidus est, aut siccus, non consumens sicut ignis elementaris : sed ignis quidam cœlestis, humor aëreus, calidus & humidus, & talis quidem, qualem fere cernere licet in aqua vitæ, ignis, inquam, contemperatus, vivificus, quem in vegetabilibus appellamus animam vegetantem, in animalibus humidum, & calidum radicale, emphytum, symphitumque calorem, verum nectar vitæ, qui si deficiat in aliquo subjecto sive animali, sive vegetabili, illico mors consequitur. »

<sup>16</sup>. Je reprends ici des analyses de mon article « L'interprétation alchimique de la Genèse chez Joseph Du Chesne dans le contexte de ses doctrines alchimiques et cosmologiques », dans B. Mahlmann-Bauer (Hrsg.), *Scientiæ et artes. Die Vermittlung alten und neuen Wissens in Literatur, Kunst und Musik*, Wiesbaden : Harrassowitz, 2004, II, p. 641-692, spéc. p. 654. Cf. J. Du Chesne, *De Priscorum Philosophorum [...]*, p. 10-11 (trad. fr. *Traicté de la matiere [...]*, p. 32-33) : « Ut satis jam satis, opinor, nunc constet prædictum nostrum sal dici posse animatum. Sed ut pateat æque esse vegetale, atque animale, nimirum non exutum esse, seu privatum facultate vegetativa, vel inde dijudicari potest, quod primum sit in natura movens, quod crescere facit, multiplicare, adeoque omnium rerum generationi inseruit [...] Sed videamus quoque quid operetur in terra. Nempe calefacit, impinguat, immo animat, fortificat, & roborat, auget, & virtutem vegetantem in singula & semina dispensat. Nam quid aliud est terræ impinguat, quæ efficit, ut granum unicum producat centum, quam sterco ratio quædam, & expansio fimi, atque urinarum, a bestiis prodeuntium ? Quid aliud primo vere, postquam sol exaltatus est ad signum Arietis, (quod signum est casus Saturni, & domus Martis signi prorsus ignei) terram vegetat, & aperit, quam elevationes, sublimationesque spirituum prædicti salis, & balsami naturæ ? Hic est, qui vivificat, qui calorem impertit, qui crescere, qui prata & campos ridere facit, denique qui amplissimum, universalissimumque illum vigorem producit. Sed quis non hoc in ipso etiam aëre videt, per sublimationes spirituum ejusdem salis naturæ, qui eodem anni tempore in aërem sublevati roris in speciem decidunt supra frumenta, atque stirpes omnes ? »

<sup>17</sup>. On ne sait rien de ce personnage. Tout ce qu'on peut dire est que l'expérience qui va être narrée eut lieu en 1578. Celle d'Antoine de Loynes, elle, date nécessairement de l'intervalle qui sépare les deux premières éditions du *Grand miroir du monde* (1587-1593), et elle se situe à Genève. On peut la dater plus précisément grâce à une ou deux lettres d'Oswald Croll à Du Chesne : elle est antérieure au 31 décembre 1592, et peut-être même au 30 décembre 1591 ; voir le chap. 3 de mon futur livre, *Science, religion et littérature...*

habilement conserver leurs esprits, auteurs de toutes leurs facultés<sup>18</sup>, qu'il en avait plus de trente ainsi préparées par l'art à partir de leurs cendres, qu'il tenait toutes renfermées dans de petites fioles de verre scellées du sceau d'Hermès<sup>19</sup> où il avait écrit le nom et la propriété de chaque plante. Si bien que si quelqu'un demandait qu'il lui montrât une rose et un souci, ou autre chose, comme un pavot rouge, blanc ou bigarré, il prenait alors la cendre de la plante dont l'image devait être produite. Si par exemple vous désiriez vous faire montrer une rose, il prenait la fiole désignée par ce nom, et le fond du vase s'échauffant un peu au contact du feu de lampe<sup>20</sup>, de cette cendre très fine et impalpable surgissait l'apparence bien visible d'une rose, qu'on pouvait voir de ses yeux croître insensiblement, s'animer, et produire entièrement la forme de la tige, des feuilles, puis l'ombre et l'aspect d'une véritable rose en fleurs, et enfin laisser apparaître une rose parfaitement développée, de telle sorte qu'il n'était rien de plus certain et de plus exquis que de produire et d'observer à partir de cette ombre de rose cette rose bien visible, si parfaite en toutes ses parties que vous l'eussiez dite entièrement corporelle, elle qui ne s'offrait aux regards que par une idée de nature spirituelle, étant pourtant bien réellement dotée d'une essence spirituelle, à qui il ne restait qu'à être confiée à une terre convenable pour obtenir un corps plus solide. Et cette apparence ombreuse, une fois le vase ôté du feu, retournait à ses cendres et regagnait son chaos en se dissipant insensiblement. Comme je cherchais avec le plus grand zèle à obtenir ce secret, j'employai toutes mes forces à traiter [le Polonais] selon la loi du talion, préparant à mon tour quelque secret équivalent, mais je ne pus jamais y parvenir<sup>21</sup>.

Cette expérience, on le voit, est toute différente : il ne s'agit plus d'une cristallisation, mais bien d'une réanimation, à partir de fleurs réduites en cendres et traitées alchimiquement d'une façon spéciale, que même Joseph Du Chesne n'a pas su découvrir. Pour autant, Du Chesne discernait parfaitement l'explication théorique de ce phénomène, à la lumière du texte paracelsien et de ses propres recherches sur le "sel balsamique" ou "sel nitre".

Un autre problème se présentait à lui : ses activités de médecin ordinaire du roi et, occasionnellement, de diplomate, ne lui laissaient plus le loisir nécessaire pour poursuivre ses recherches au laboratoire. Il imagine alors et entreprend de décrire le type d'expérience qui, pense-t-il, devrait permettre de reproduire ce phénomène : il s'agirait de cueillir une plante « au printemps, dans toute sa verdure, surabondant[e] en fleurs et en vertus », de la « piler dans un mortier de marbre avec ses racines, sa tige, ses feuilles, ses fleurs, la réduisant ainsi en chaos et en masse informe »<sup>22</sup>, de la placer dans un vase de verre fermé hermétiquement et de laisser le tout macérer et fermenter le temps qu'il faut. Puis Du Chesne en tirerait les trois principes (soufre, sel et mercure), réduisant ainsi la plante en cendres (dont il tirerait le sel) et réimbibant ce sel avec les

---

<sup>18</sup>. Pour plus de précisions sur les notions de « teintures », d'« impressions » et d'« esprits » employées par Du Chesne, voir le chap. 3 de mon livre à paraître, *Science, religion et littérature...*, n. 29.

<sup>19</sup>. C'est-à-dire bouchées hermétiquement.

<sup>20</sup>. C'est-à-dire d'une bougie.

<sup>21</sup>. J. Du Chesne, *Ad Veritatem Hermeticæ Medicinæ*, lib. I, cap. xxiii (éd. 1604, p. 292-301 ; éd. 1605, p. 230-238, ici p. 230-232, à rectifier conformément aux *errata* de 1604).

<sup>22</sup>. Analogie implicite avec la Création ; voir Jean-Marc Mandosio : « Il concetto di caos nel Rinascimento », dans L. Secchi Tarugi (éd.), *Disarmonia, bruttezza e bizzarria nel Rinascimento*, Florence : Franco Cesati, 1998, p. 405-441, ici p. 407. Du Chesne aime cette analogie, qu'il a déjà utilisée dans le même ouvrage : voir mon article « L'interprétation alchimique de la Genèse » (cf. n. 16), p. 685.



liqueurs mercurielle et sulfureuse précédemment extraites<sup>23</sup>. Il s'agirait donc de ramener la plante à sa matière première (les trois principes), puis de la recomposer à partir de ces trois principes : on n'est pas très loin du procédé préconisé par Paracelse. Du Chesne ne va pas assez loin dans la description de son projet expérimental pour qu'on sache s'il comptait ensuite faire putréfier le tout, comme dans le *De natura rerum*, mais une putréfaction est bien intervenue au début de son *modus operandi*.

Il faut encore noter deux choses. D'abord, Du Chesne, après le récit de l'expérience de cristallisation, ajoute qu'il montra la chose à diverses personnes « d'un grand nom et très dignes de foi » (la scène se passant à Genève, il devait s'agir de ses amis genevois les plus notoires, notamment Simon Goulart, François Hotman et Théodore de Bèze), et que tous, voyant cela, se demandèrent « quelle sorte de chose c'était, et d'où, et comment chose si délicate pouvait naître dans la nature, chacun évoquant ce qui se trouve dans les saintes Écritures : *Homme, souviens-toi, car tu n'es que cendre et tu redeviendras cendre* [Gen. 3, 19], et songeant que les formes de toute chose se cachent et séjournent de cette façon dans leurs propres cendres, et que c'est de là qu'il faut attendre la résurrection de notre corps »<sup>24</sup>. Du Chesne présente donc à nouveau ce phénomène comme une preuve expérimentale de la résurrection des corps, ce en quoi il ne fait d'ailleurs que suivre le *De natura rerum* de Paracelse, où l'allusion implicite à la parabole du grain qui doit mourir renvoyait directement le lecteur au contexte de cette parabole dans la Première épître aux Corinthiens (1 Cor. 15, 35-38), à savoir précisément l'annonce de la résurrection des corps.

Second point à noter : Du Chesne voyait bien que cette expérience était surtout de la chimie amusante, mais il ajoutait ceci à sa description :

Quoique en effet la chose soit plus exquise à voir et soit plus agréable qu'utile, elle excitera pourtant plus vivement les yeux assoupis et fermés des hommes pénétrants et savants à entreprendre de plus grandes choses, et de plus utiles au genre humain, en sorte que ceux-ci ramèneront ensuite dans le droit chemin les aveugles et ceux qui se fourvoient dans leur ignorance, et qu'ils imposent un profond silence aux médisants et aux envieux<sup>25</sup>.

Cette expérience était donc surtout, pour Du Chesne, l'occasion d'exhorter ses semblables à travailler à l'accroissement des connaissances ; en outre, elle fournissait

---

<sup>23</sup>. J. Du Chesne, *Ad Veritatem Hermeticae Medicinae*, éd. 1605, p. 236-237.

<sup>24</sup>. J. Du Chesne, *Ad Veritatem Hermeticae Medicinae*, éd. 1605, p. 234-235 : « Cum igitur hoc animadvertisset vir nobilis, tanquam miraculum suspiciens, ad me ocius advolat, hisque compellat verbis, ad imitationem Archimedis. Inveni, exclamat, veni, vide. Ubi accessi ad ejus ergasterium, arripui glaciem, ejus fragmentum separavisatis grande, quod ita a me apte dispositum, ne liquesceret calore manus, ad varios magni nominis viros & fide dignissimos, qui tunc eandem urbem nobiscum habitabant, & adhuc superstites ibi sedem & domicilium fixerunt, comportavi. Qui singuli, ut glaciem conspexerunt, urticas esse conclamarunt, nec minus quam ego rem usque adeo incredibilem, ac eleganter portentosam admirati sunt, unusquisque cogitabundus meditabatur, quid rei istud esset, & unde ac quomodo tam elegans res in natura nasci posset, memoria repetentes omnes, quod in sacris literis habetur : *Memento homo, quia cinis es, & in cinerem reverteris*, cogitantesque suis cineribus ejusmodi rerum formas delitescere ac immorari, unde resurrectio nostri corporis certissime sit expectanda. Illud ipsum jam notavi, quasi supra fidem omnem miraculum libro secundo magni mei speculi Mundi, his versibus. [§] *J'ay beaucoup de tesmoins encore pleins de vie [...] Les formes font pourtant aux cendres leur demeure.* »

<sup>25</sup>. *Ibid.*, p. 237-238 : « Etsi enim res est aspectu elegantior, ac jucundior, quam utilior : sopitos tamen oculos & conniventes, acutorum & doctorum hominum, ad majora & utiliora generi humano aggredienda vehementius excitabit : qui caecos postea, & in inscitia sua devios, in rectam viam revocent, ac maledicis invidisque hominibus altum silentium imponant. Qui etiam tanto beneficio devincti, Dei laudes celebrent, ac assidua operum ejus meditatione perpetuo ipsum colant, immortalesque gratias habeant. »

une autre preuve expérimentale, celle de la véracité de l'alchimie, réduisant tous ses adversaires à un « profond silence ».

Le succès des récits de Du Chesne fut immédiat. Avant même leur publication, François Hotman en parle dans sa correspondance avec Joachim Camerarius, et le paracelsien Oswald Croll demande à Du Chesne comment faire pour réussir sa cristallisation<sup>26</sup>. Il est vrai que le texte de Paracelse devient lui aussi de plus en plus connu : Blaise de Vigenère († 1595) mentionne avec quelques variantes l'expérience décrite dans le *De natura rerum* (extraire des cendres d'une plante son sel et remettre ce sel dans la terre pour en faire pousser une nouvelle plante) ; Johann Thölde, dans les traités alchimiques qu'il publie en 1599 sous le nom fictif de Basile Valentin, affirme à son tour la réalité de l'expérience décrite par Paracelse, tandis que Libavius qualifie ces fables en 1597 de « souillures de l'impiété et des mensonges paracelsiques »<sup>27</sup>. C'est pourtant le texte de Du Chesne qui va s'imposer toujours davantage tout au long du XVII<sup>e</sup> siècle, constamment évoqué, résumé ou cité jusque dans l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert.

Dans une addition au dernier Livre de son grand poème *Les Tragiques*, achevé en 1616, Agrippa d'Aubigné reprend l'expérience du Polonais décrite par Du Chesne en 1604, s'en servant à son tour de preuve expérimentale de la future résurrection des corps. Cela n'a rien d'étonnant : d'Aubigné a fort bien connu, à l'Académie de Navarre fondée à Pau par le futur Henri IV, un certain président de Ravignan, grand admirateur de Du Chesne. D'Aubigné est en outre en relations épistolaires avec Jean Ribit de La Rivière, le premier médecin d'Henri IV, mort en 1605, avec qui Du Chesne travaille main dans la main. D'Aubigné n'a donc eu aucun mal à connaître le traité de Du Chesne, car c'est bien de son traité latin qu'il s'inspire, et non des vers que Du Chesne avait publiés dans *Le Grand miroir du monde*<sup>28</sup>.

Le fondateur du Jardin des plantes de Paris, Guy de La Brosse, s'appuie à son tour en 1628 sur les expériences rapportées par Du Chesne afin de prouver que l'âme des plantes est incorruptible<sup>29</sup>. Trois ans plus tard, Jacques Gaffarel résume ces mêmes expériences dans ses *Curiositez inouyes*, car il y voit la preuve, quant à lui, « que les ombres des trépassés, qu'on voit souvent paroître aux cimetières, sont naturelles, étant la forme des corps enterrés en ces lieux, ou leur figure extérieure, non pas l'ame, ni des fantômes bâtis par les démons, ni des génies, comme quelques-uns ont cru [...] & ces ombres ne sont que les figures des corps morts, que la chaleur ou un petit vent doux,

---

<sup>26</sup>. *Francisci et Joannis Hotomanorum patris ac filii, et clarorum virorum ad eos Epistolæ*, Amsterdam : Georges Gallet, 1700, p. 229, lettre du 21 mars 1589 (signalé par François Secret, « Réforme et alchimie » [cf. n. 1], p. 177-178). Oswald Croll, *Alchemomedizinische Briefe, 1585 bis 1597*, éd. W. Kühmann et J. Telle, Stuttgart : Franz Steiner, 1998, p. 35-36 et 44.

<sup>27</sup>. Blaise de Vigenère, *Traicté du feu et du sel*, Paris : Veuve Abel L'Angelier, 1618 (repr. Paris : Jobert, 1976), p. 111. Basilius Valentinus [Johann Thölde], *Ein kurtz Summarischer Tractat, Fratrils Basillii Valentini Benedicteri Ordens / Von dem grossen Stein der Uralten [...] nunmehr allen Filiis doctrinae zu gutem Publiciret [...] Durch Johannem Thölden Hessum*, Eisleben : Bartholomæus Hörmig, 1599, IV<sup>e</sup> clef (signalé par Joachim Telle, « Chymische Pflanzen » [cf. n. 1], p. 6). Andreas Libavius, *Alchymia Andreae Libavii, Recognita, Emendata, et aucta [...]*, Francfort : Johann Saur pour Peter Kopff, 1606, fol. B3r<sup>o</sup> (signalé par J. Telle, « Chymische Pflanzen », p. 4).

<sup>28</sup>. Je m'étends sur ce cas de façon détaillée dans la 3<sup>e</sup> partie de mon futur livre *Science, religion et littérature...*

<sup>29</sup>. Voir le reprint de son traité *De la nature, vertu & utilité des plantes* (1628), Paris : Bibl. Interuniversitaire de médecine, 2007, p. 42-46, et ma préface à ce reprint.

excite & élève en l'air »<sup>30</sup>. Il ne s'agit donc absolument plus, pour Gaffarel, de prouver par là la réalité de la future résurrection des corps, mais de montrer que les apparitions de spectres sont des phénomènes parfaitement naturels : c'est pourquoi ce passage sera repris un siècle plus tard (sans indication de source) par Dom Calmet dans son *Traité sur les apparitions des esprits, et sur les vampires*<sup>31</sup>, et pour la même raison (quoique selon des motivations inverses) il sera encore cité par Jaucourt dans l'*Encyclopédie*.

Guy de La Brosse, en 1628, se promettait, comme Du Chesne avant lui, de vérifier lui-même ces expériences dès qu'il en aurait le loisir. Gaffarel a d'autres certitudes : à l'en croire, le chimiste Étienne de Clave les montrait à Paris vers 1624 à qui le désirait. À la même époque, un alchimiste, le baron de Beausoleil, promet à Peiresc de lui faire voir la revivification d'un rosier dans une fiole, s'il en trouve une d'assez grande taille, tandis qu'un certain Lefebvre, dilettante rouennais, donne à Mersenne la recette permettant de réaliser l'expérience décrite par Paracelse, précisant toutefois qu'il n'a jamais trouvé le temps de la vérifier lui-même<sup>32</sup>. Vingt ans plus tard, le médecin danois Olaus Wormius, qui a lu Gaffarel, brûle du désir d'en savoir davantage. Comme l'a montré François Secret, Wormius va écrire lettre sur lettre à son ami parisien Isaac de La Peyrère, le suppliant de prendre contact avec Étienne de Clave, qui hélas a quitté Paris depuis longtemps<sup>33</sup>.

Cependant la palingénésie rencontre aussi des détracteurs. Libavius, on l'a vu, fut le premier d'entre eux. Jean-Baptiste van Helmont n'eut pas plus d'indulgence. Interrogé par Mersenne en 1630 sur les *Curiositez inouyes* de Gaffarel, il réfute l'expérience de cristallisation de Du Chesne, affirmant que les formes que ce dernier a vues sont celles que prend la glace lorsqu'elle commence à prendre, et ajoutant que la « vertu figurative » des plantes réside surtout avec leur « esprit formatif » dans leur « partie séminaire », qui est invisible, et qui s'évanouit dès qu'on met la plante dans l'eau bouillante, avec la première bulle qui s'en exhale<sup>34</sup>. Quinze ans plus tard, un adversaire de l'alchimie demeuré anonyme publie un livre intitulé *Non-Entia chymica* (1645). Au premier rang de ces « non-êtres chimiques », on s'attend à ce qu'il place la transmutation des métaux ; or c'est précisément aux expériences de palingénésie qu'il réserve cet honneur, ce qui découle sans doute de leur vogue alors grandissante<sup>35</sup>. Il

---

<sup>30</sup>. Jacques Gaffarel, *Curiositez inouyes, sur la sculpture talismanique des Persans, horoscope des Patriarches, et lecture des Estoilles*, Paris : Hervé Du Mesnil, 1629, p. 209-212. Cité par Jaucourt dans l'art. "Palingénésie" de l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert, XI (1765), p. 784a.

<sup>31</sup>. Dom Calmet, *Traité sur les apparitions des esprits, et sur les vampires*, Paris : Debure l'aîné, 1751, I, chap. XLIX, p. 464.

<sup>32</sup>. Voir la *Correspondance du P. Marin Mersenne*, I (cf. n. 2), p. 326 et 323.

<sup>33</sup>. François Secret : « Documents oubliés sur l'alchimie au début du XVII<sup>e</sup> siècle : autour de la correspondance d'O. Worm », *Chrysopæia*, 3 (1989), p. 193-228, ici p. 205-209.

<sup>34</sup>. *Correspondance du P. Marin Mersenne*, II (1628-1630), Paris : Gabriel Beauchesne, 1936, p. 532.

<sup>35</sup>. [Utis Udenius], *Non-Entia Chymica, sive Catalogus eorum operum, operationumque Chymicarum, quæ, cum non sint in rerum natura, nec esse possint, magno tamen cum strepitu a vulgo Chymicorum passim circumferuntur, & Orbi obtruduntur*, Francfort : Thomas Matthias Götz, 1645, p. 14 (signalé par Lynn Thorndike, *A History of Magic and Experimental Science*, VII, New York : Columbia University Press, 1958, p. 197). L'adresse au lecteur est signée du nom d'*Utis*, « la 2830<sup>e</sup> année, ou à peu près, depuis l'aveuglement de Polyphème » (*ab exoculato Polyphemo*). Le pseudonyme est amplifié en *Utis Udenius* dans la réédition de l'ouvrage en 1674. Sur ce pseudonyme (qui est celui que prit Ulysse avant d'aveugler Polyphème), voir John Ferguson, *Bibliotheca Chemica*, Glasgow : James Maclehose & Sons, 1906, II, p. 489. Sur les diverses attributions du texte, voir Thorndike, *A History of Magic*, VII, p. 196-197.

trouvera un émule quinze ans plus tard en la personne de Werner Rolfinck, autre grand adversaire de l'alchimie, qui reprendra dans sa *Chimia in artis formam redacta* (1661) les mêmes *non-entia chymica*, appuyés par les argumentations de ses prédécesseurs, notamment Van Helmont<sup>36</sup>.

Lorsqu'on a ce dossier présent à l'esprit, on ne peut qu'être frappé de lire en exergue d'un des récits fantastiques de H. P. Lovecraft, *The Case of Charles Dexter Ward* (1927), la citation suivante :

The essential Saltes of Animals may be so prepared and preserved, that an ingenious Man may have the whole Ark of Noah in his own Studie, and raise the fine Shape of an Animal out of its Ashes at his Pleasure ; and by the lyke method from the essential Saltes of humane Dust, a Philosopher may, without any criminal Necromancy, call up the Shape of any dead Ancestour from the Dust whereinto his Bodie has been incinerated.

Borellus<sup>37</sup>

De quoi est-il question dans ce récit de Lovecraft ? D'un sorcier dont l'activité consiste à courir les cimetières, exhumant les restes de grands personnages du passé et s'en emparant pour en préparer les « sels essentiels » dans le but de les faire revivre par une terrible incantation, et de leur arracher par la torture les profonds secrets qu'ils ont emportés dans la tombe. C'est bien de la palingénésie, appliquée au règne animal et fortement teintée de nécromancie<sup>38</sup>. Or déjà Paracelse proposait des applications de la palingénésie dans le règne animal, affirmant qu'on pouvait réduire un oiseau en cendres, faire macérer les cendres à une chaleur lente dans un vaisseau hermétiquement fermé, et que lorsque les cendres se seraient putréfiées en un phlegme mucilagineux, ce phlegme pourrait à nouveau produire un oiseau « rénové et restauré ». C'est évidemment là une étonnante adaptation du mythe du phénix<sup>39</sup>, et non seulement cette page de Paracelse fut fréquemment citée, mais d'autres auteurs s'aventurèrent tout au long du XVII<sup>e</sup> siècle à appliquer aussi la palingénésie à d'autres animaux, comme les crabes chez Kenelm Digby et Johann Joachim Becher<sup>40</sup>, tandis que Gaffarel expliquait par ce phénomène, comme on l'a vu, l'apparition des spectres dans les cimetières. L'un de ces auteurs, le médecin alchimiste Pierre Borel (c. 1620-1671)<sup>41</sup>, alla plus loin encore. Voici ce qu'il écrit :

---

<sup>36</sup>. Werner Rolfinck, *Chimia in Artis Formam redacta : VI libris comprehensa*, Iéna : Samuel Krebs, 1661, p. 419-438 : *Liber VI. De effectis seu operibus imaginariis, & Non entibus chymicis*. J'étudie, dans le chap. 3 de mon livre à paraître (*Science, religion et littérature...*), la reprise par Rolfinck des arguments de Van Helmont et les sources de ces arguments.

<sup>37</sup>. *The Case of Charles Dexter Ward*, dans H. P. Lovecraft, *The Thing on the Doorstep and Other Weird Stories*, ed. S. T. Joshi, New York-Londres : Penguin Books, 2001, p. 90-205, ici p. 90 (et de nouveau p. 103 et 118).

<sup>38</sup>. Lovecraft jugeait, semble-t-il, ce roman comme une œuvre inférieure, une « lourde et grinçante pièce d'anticomanie maladroite » (*cumbrous, creaking bit of self-conscious antiquarianism*, cité dans S. T. Joshi et David E. Schultz, *An H. P. Lovecraft Encyclopedia*, Westport (Conn.)-Londres : Greenwood Press, 2001, p. 31-34, ici p. 34), mais la postérité n'a pas partagé ce jugement.

<sup>39</sup>. Comme l'a noté William Newman, *Promethean Ambitions* (cf. n. 4), p. 201.

<sup>40</sup>. Voir James Riddick Partington, *A History of Chemistry*, II, Londres : Macmillan & Co., 1961, p. 170, renvoyant à la *Physica subterranea* de Becher (1<sup>ère</sup> éd. 1669), où ce dernier cite Digby à ce propos.

<sup>41</sup>. Sur cet esprit encyclopédique, voir surtout Pierre Chabbert, « Pierre Borel (1620 ?-1671) », *Revue d'Histoire des Sciences*, 21 (1968), p. 303-343 ; Bertrand de Vivies, « Au XVII<sup>e</sup> siècle à Castres, Pierre Borel, savant et ethnologue », *Dossier de l'Écomusée de la Montagne Noire et de la vallée du Thoré*, n° 3 (1986) ; Jean-Pierre

[...] Et ce qui est plus étonnant, c'est que la même chose se produira avec les animaux, et que tu auras l'arche de Noé dans ton cabinet. Et ainsi tu verras que les formes de toutes choses sont immortelles, argument suprême en faveur de la résurrection [...].

Mais ce qui doit surpasser toute admiration, c'est que cela peut se faire avec les hommes, et que tu feras venir dans des fioles à volonté, par une nécromancie licite, sans l'aide d'une magicienne, ton père, ton grand-père, ton ancêtre et toute ta lignée, même les anciens Romains, les Hébreux, et qui tu voudras avec leur figure propre, pour peu que tu conserves leurs cendres ou leurs ossements, et je pense qu'il y a d'autres choses plus grandes qui ne doivent pas encore être révélées<sup>42</sup>.

C'est là visiblement la source de la citation de Lovecraft, Pierre Borel n'étant autre que le *Borellus* cité par ce dernier. Pourtant les spécialistes de Lovecraft considèrent, et ce à juste titre, qu'il ne puisa pas directement à l'œuvre de Pierre Borel, mais à celle d'un grand auteur américain, le pasteur puritain Cotton Mather (1663-1728), célèbre pour son implication dans le procès des sorcières de Salem à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle. C'est en effet dans les *Magnalia Christi Americana* de Mather (1702) que se trouve, et cette fois mot pour mot, la citation placée par Lovecraft en tête de son récit<sup>43</sup>. On pourrait donc penser que Lovecraft n'a jamais ouvert l'ouvrage de Pierre Borel. Prenons pourtant ses *Quatre centuries d'anecdotes et d'observations médico-physiques*, publiées à Paris en 1657, et voyons ce qu'écrivait Borel dans la suite du passage qui nous intéresse :

Et pour confirmer tout cela par des expériences et ne pas nous appuyer que sur des mots, N. de Richier, savonnier, et Bernard Germain, au témoignage du sieur de Gerzan et d'autres personnes, distillaient à Paris du sang humain, qu'ils croyaient être la vraie matière de leur pierre (et peut-être n'avaient-ils pas si tort que cela), lorsqu'ils virent dans la cucurbitte un fantôme humain duquel paraissaient jaillir des rayons sanglants, et ayant brisé le vase, ils trouvèrent dans les résidus comme un crâne humain. C'est presque la même histoire que le chevalier anglais Fludd rapporte d'un dénommé La Pierre, qui entendit un

---

Cavaillé, « Pierre Borel (1620 ?-1671), médecin et polygraphe castrais. Un curieux en ses mondes », *Revue du Tarn*, été 1992, p. 243-281 ; Jean-François Maillard, « Descartes et l'alchimie : une tentation conjurée ? », dans F. Greiner (éd.), *Aspects de la tradition alchimique au XVII<sup>e</sup> siècle*, Paris-Milan : S.É.H.A.-ARCHÈ, 1998 (*Textes et Travaux de Chrysopaëia*, 4), p. 95-109, ici p. 105 ; l'introduction d'Antonella Del Prete au reprint de P. Borel, *Discours nouveau prouvant la pluralité des mondes* (1657), Lecce : Conte, 1998 (*Aurifodina philosophica*, 6), p. VII-XXIII, et Didier Foucault, « Pierre Borel, médecin et savant castrais du XVII<sup>e</sup> siècle », *Cahiers du C.E.H.M.* [Centre d'Étude d'Histoire de la Médecine de Toulouse], n° 7 (1999), p. 1-75.

<sup>42</sup>. *Petri Borelli, Medici Regii Castrensis. Historiarum, et Observationum Medicophysicarum, Centuria IV.*, Paris : Jean Billaine et V<sup>ce</sup> de Mathurin Dupuis, 1657, IV<sup>e</sup> centurie, observation LXII (*De admiranda rerum resurrectione*), p. 323-328, ici p. 324-325 : « Et quod magis mirum idem de animalibus fiet, habebis Arcam Noë in Musæo. Sicque videbis formas rerum omnium immortales esse, maximum resurrectionis argumentum [...]. [§] Sed quod omnem admirationem superare debet, id de hominibus fieri poterit, & in Phialis licita necromantia, patrem, avum, atavum, totamque prosapiam, imo antiquos Romanos, Hæbræos, & quemcumque volueris absque Pythomissa ad libitum accersebis cum propriis figuris, modo eorum cineres vel ossa servaveris, aliaque majora quæ non adhuc revelanda esse existimo. »

<sup>43</sup>. Comme l'a montré Barton Levi St. Armand : « The source for Lovecraft's knowledge of Borellus in *The Case of Charles Dexter Ward* », *Nyctalops*, 13 (May 1977), p. 16-17. Cet auteur confondait encore Pierre Borel avec Giovanni Alfonso Borelli (1608-1679), se fondant sur l'article de Roger Bryant : « The alchemist and the scientist », *Nyctalops*, 10 (Jan.-Febr. 1975), p. 26-29 et 43. C'est apparemment David E. Schultz qui identifia Pierre Borel, dans une note sur Cotton Mather publiée dans son édition du *Commonplace Book* de Lovecraft (West Warwick [Rhode Island] : Necronomicon Press, 1987 ; je n'ai pu consulter cet ouvrage). Voir Joshi-Schultz, *An H. P. Lovecraft Encyclopedia* (cf. n. 37), p. 31-34.

énorme mugissement qui terrifia ses hôtes, et qui vit un fantôme humain<sup>44</sup> : on dit que cela arriva précisément lorsque du sang eut été tiré d'un homme mort ; on rapportait en effet que [le dénommé La Pierre] avait eu du sang de la tête de cet homme, tranchée par la main du bourreau, et certains en concluent que l'âme réside dans le sang selon la doctrine des anciens, et même des Hébreux qui, pour cette raison, s'abstenaient du sang. Il y eut aussi trois curieux qui prirent la terre [du charnier] des Innocents, à Paris — c'est-à-dire celle d'un lieu rempli d'innombrables cadavres — pour la véritable matière de l'alchimie, et ils distinguèrent eux aussi des fantômes dans leurs fioles, qui les remplirent de terreur<sup>45</sup>.

Il n'était sans doute pas nécessaire à Lovecraft de lire ces lignes pour concevoir les ressorts fantastiques de son récit à partir du seul passage résumé par Cotton Mather. Mais les détails qui figurent dans ces lignes de Pierre Borel — les hurlements de créatures sanglantes et inachevées, le recours à de la terre de charnier débordant de cadavres — évoquent eux aussi irrésistiblement certains aspects du récit de Lovecraft, amenant à se demander si ce dernier n'eut pas malgré tout à sa disposition un exemplaire de cet ouvrage, ce qui pourrait peut-être se vérifier dans les fonds des bibliothèques qu'il fréquenta<sup>46</sup>. Il se peut en effet que tout n'ait pas été dit sur les sources de ses œuvres<sup>47</sup>.

Cette dérivation noire des expériences de palingénésie, de leur statut d'*exemplum* soutenant le dogme de la résurrection des corps jusqu'à leur incursion dans le domaine

---

<sup>44</sup>. Cette anecdote de Fludd a été citée par François Secret : « Littérature et alchimie », IV : « Robert Fludd et la France », *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, 35 (1973), p. 501-505, ici p. 503-504.

<sup>45</sup>. *Historiarum [...] Centuriæ IV.*, p. 325-326 (à la suite du passage déjà cité) : « Utque experimentis hæc confirmantur & non solis verbis innituntur. N. de Richier saponarius & Bernardus Germanus ex relatu D. de Gerzan & aliorum, sanguinem humanum Lutetiæ distillantem, quem veram lapidis sui materiam credebant (& non adeo male forsitan.) Viderunt in cucurbita phantasma humanum e quo sanguinei radii prosilire videbantur & rupto vase invenerunt tanquam cranium humanum in fœcibus. Eandem refert fere historiam eques Anglus Fludde quodam, la Pierre vocato. Qui mugitum ingentem audivit quo hospites ejus perterriti fuerunt, & Phantasma vidit humanum, aiunt autem hæc accidere tantum cum sanguis petitus est a viro qui mortuus est, a capite truncato enim carnificis manu sanguinem habuisse ferebatur, hincque quidam concludunt in sanguine animam residere juxta antiquorum doctrinam, imo & Hebræorum qui ideo a sanguine abstinebant. Fuerunt etiam tres curiosi qui terram S. Innocentii id est loci innumeris corporibus mortuorum pleni, Lutetiæ etiam, pro vera acceperunt alchimie materia & phantasmata etiam in Phialis perceperunt a quibus non parum perterriti fuere. »

<sup>46</sup>. Lovecraft n'ayant eu en sa possession que très peu d'ouvrages anciens, hormis celui de Cotton Mather d'où il tira sa citation de Borel (cf. S. T. Joshi, *Lovecraft's Library. A Catalogue, Revised & Enlarged*, New York : Hippocampus Press, 2002), il faut se rabattre sur sa fréquentation assidue des bibliothèques publiques. Il existe ainsi un exemplaire de l'ouvrage de Borel à la New York Public Library, que fréquenta Lovecraft durant son séjour à New York (1922-1926). Malheureusement, cet exemplaire (cote : Arents 94-341) fait partie de la *George Arents Collection on Tobacco*, qui n'entra dans cette bibliothèque qu'en 1944. Lovecraft, à la rigueur, aurait pu connaître George Arents lui-même (1876-1960), mais cela semble plus qu'improbable d'après ce qu'on sait de sa vie et de sa personnalité.

<sup>47</sup> On ne peut s'empêcher, par exemple, de rester songeur lorsqu'on voit mentionné le vocable *necrocomicum* chez Walter Pagel, *Paracelse. Introduction à la médecine philosophique de la Renaissance*, Paris : Arthaud, 1963, p. 142, n. 190. Voir la définition de Martin Ruland, *Lexicon Alchemie* (cf. n. 13), p. 345 : « Necrocomica, sunt prodigiosa præsentia, rei futuræ cujuspiam præsentia, per signa ex aere in terram decidentia, ut cruces olim temporibus Maximiliani primi » (« Les *necrocomica* sont des présages surnaturels qui annoncent quelque chose à venir au moyen de signes tombant des airs sur la terre, comme jadis les croix au temps de Maximilien I<sup>er</sup>. ») De même, il est permis de se demander ce que doit un autre livre mythique de l'œuvre de Lovecraft, le *De Vermis Mysteriis* de Ludvig Prinn — inventé non par Lovecraft, mais par le futur auteur de *Psychose*, Robert Bloch (1917-1994), — au *Liber Principiorum seu de Mysteriis Vermium* de Paracelse (dans ses *Opera* [...], trad. latine, Francfort, 1603-1605, VII, p. 168 ; le titre allemand, plus explicite, est différent [éd. in-folio, 1603, rééd. 1616, I, p. 1088] : *Liber Principiorum, in welchem tractiert wird von Schlangen / Krotten / Spinnen / Regenwürmen / Krebsen / etc. was ihr nutz und brauch in der Artzney sey*). Sur ces livres mythiques, voir H. P. Lovecraft et Willis Conover, *Lovecraft at Last* (1975), rééd. New York : Cooper Square Press, 2002, p. 30-34.

des spectres et des apparitions, n'est toutefois pas représentatif de leur fortune. L'une des expressions qui reviennent le plus souvent pour qualifier ces expériences n'est pas "sanglantes" ou "terrifiantes", mais "d'une exquise délicatesse" (*tam elegans*) et l'on y voit surtout, tout au long du XVII<sup>e</sup> siècle, une « merveille de la nature » ou, comme l'écrivait Henry Power à Thomas Browne en 1648, *a noble piece of chymistry*<sup>48</sup>. On comprendrait mal, autrement, non seulement leur succès persistant, mais la grande part qu'elles eurent dans le prestige que connut l'alchimie au moins — pour ce qui est de la France — jusqu'aux années 1670<sup>49</sup>.

---

<sup>48</sup>. Cité par Partington, *A History of Chemistry* (cf. n. 40), II, p. 170.

<sup>49</sup>. Succès qui, comme on sait, fut plus durable en Allemagne et en Angleterre (voir mes articles « Alchimie » dans le *Dictionnaire critique de l'ésotérisme*, Paris : PUF, 1998, p. 38a-51a, et dans le *Dictionnaire européen des Lumières*, dir. Michel Delon, Paris : PUF, 1997, p. 42-45).